

Charles Grivel

**Fortuné Du Boisgobey, *Décapitée !*, (1888),
Paris, Encrage - Les Belles Lettres, 2004,
304p. « Bibliothèque Populaire n° 2 ».**

Qu'est-ce qu'un roman populaire ? - Il est peut-être urgent de trouver la réponse. Voici un ouvrage qui rentre parfaitement dans le genre pour lequel il se donne et auquel on l'affecte : c'est un « roman populaire » comme le dix-neuvième siècle les aime, en produit par monceaux et qu'une certaine aura nostalgique aujourd'hui ressuscite. On ne s'en plaindra pas, bien sûr, mais on se demandera pourtant comment lire l'histoire qu'on nous raconte cent seize ans plus tard, bourrée qu'elle est de lieux communs, de partis pris, d'outrages racistes, de choix politiques douteux, en un mot, de désuétudes, de tout ce qui ne justifierait sans doute pas dans le climat délétère actuel qu'on se risque à sa publication, si le texte - ravaudé - en était proposé à un éditeur.

Ce n'est pas un fait divers, bien qu'aucun des ingrédients n'y manque (une fort belle tête de femme fraîchement décapitée est jetée, au chapitre un, dans le salon d'un peintre à la mode, son amant, un soir de carnaval, par deux individus masqués qui disparaissent avant que les personnes présentes aient pu intervenir) : la longueur du récit, la lenteur de l'exposition des faits, l'impitoyable détaillage des actions, quelques retours en arrière de longue haleine relèvent d'une autre économie. Mais, quant au reste, une histoire déroulant le fil factuel des événements, peu de descriptions, peu d'attendus psychologiques, des conversations caractéristiques, par contre, celle du rapin, celle de la demoiselle de magasin, celle du capitaine, celle du forban russe, ou plutôt grec, pourvoyeur d'un harem turc, des énigmes mesurées propres à ne pas égarer vraiment le lecteur, tout indique bien que l'auteur n'a pas de temps à perdre en circonlocutions oiseuses, en digressions balzaciennes ou en arabesques humoristiques. Nous allons droit au fait, comme cela se passe dans la vie ordinaire, c'est-à-dire non sans mal, au petit trot, au rythme des conversations, les rumeurs ne sont pas particulièrement contraignantes, les personnages pas excessivement typés, la police pas trop imbécile, les méchants pour leur part se tiennent relativement cois sous couvert de leur anonymat, une fois l'acte de vengeance accompli, l'héroïne disparaît, certes, quelques chapitres durant, mais ni son amoureux, ni son vieux père - ni surtout le lecteur - n'en ont jamais perdu réellement la trace, etc.

En somme, cette histoire est lisse, un peu bouleversée au début. Rien ne vient bien réellement en augmenter l'impact ou tendre un peu plus le fil : ce n'est pas un récit à suspense. Nous nous trouvons sur la scène parisienne - comme d'habitude, nous y rencontrons les mêmes artistes et les mêmes demi-mondaines auxquels le roman tout venant nous a habitués - et je ne dis pas cela pour dénigrer. L'auteur ne se montre pas - cela est conforme. Il crédibilise son récit à bon compte - nous voici place Pigalle, à la Morgue, rue du Port-Mahon, rue Berton à Passy - , cela est conforme aussi. L'extension feuilletonnesque est régulière, mesurée, exactement propre à satisfaire le lecteur au moment où il en a besoin - ainsi qu'il convient : son avidité pour l'horreur criminelle n'est pas exagérément nourrie, le tropisme exotique

- malgré Borodino, le faux comte russe - fait défaut, les moeurs supposées dépravées des artistes montmartrois sont tout ce qu'il y a de plus convenables (Vitrac, l'amant dont on s'est vengé, abattu par la douleur, se cloître chez lui, tandis que Dangalas, son élève fantasque, tombe amoureux, mais pour le bon motif, d'un charmant trottin qu'il finit par épouser), la tête coupée fait une entrée en scène véritablement tonitruante - elle est transportée dans un sac à farine vidé dans le salon en plein bal au milieu de l'assistance - , mais à cela se bornent les exactions des méchants, tout le reste du récit consistant à faire la lumière, à la bonne franquette, sans véritable enquête ni poursuite, sur les circonstances d'un crime que nous connaissons dès l'origine. Etc.

Le résumé thématique confortera cette impression de relative atonie du récit : Un faux comte russe, donc, mais un vrai gredin grec, séide de Rustem-Pacha, sultan de Constantinople, et rabatteur de proies pour son harem, décide de se venger spectaculairement de la trahison de sa femme dont il a surpris la liaison avec Vitrac, le peintre en renom, et profite de l'occasion offerte par un bal masqué pour aller jeter chez celui-ci, en pleine fête, la tête sanglante de celle qu'il vient de décapiter d'un grand coup de sabre (d'un seul coup, cela sera précisé). L'enquête piétine, d'abord, à propos de ce qui passe pour être une mauvaise farce d'atelier, mais les circonstances se chargent de jeter un sinistre jour sur ce qui s'avère être un drame véritable : Augustine, une jeune fille de bonne conduite, malgré la mauvaise réputation attachée à sa profession de « trottin », ayant à livrer un chapeau à une certaine comtesse Borodino, cliente de sa patronne et richissime russe, à ce qu'il paraît, s'arrête en chemin pour contempler à la Morgue le chef décapité exposé aux passants de la malheureuse inconnue dont les journaux ont parlé. Or, quelle n'est pas sa frayeur de constater que celle-ci n'est autre, apparemment, que la cliente chez laquelle elle a à livrer. Mais voici que Dangalas, élève préféré du peintre chez lequel le drame a eu lieu, s'étant rendu lui aussi à la Morgue dans l'espoir de tirer au clair la scène dont il a été témoin, arrive juste à temps pour lui prêter son mâle secours, en pince instantanément pour la jeune beauté, persuade celle-ci que la ressemblance est fortuite et s'offre pour accompagner celle-ci à Passy pour livrer la commande. Augustine, non sans résistance, accepte l'offre et se présente, rue Berton, à l'adresse indiquée ; elle est introduite, mais ne réapparaît pas. Le jeune virtuose du pinceau hésite à croire que la belle s'est moquée de lui - et pourtant, à ses yeux, les apparences sont contre elle - et qu'elle est ressortie par une autre entrée, mais il hésite encore davantage à admettre que la voici séquestrée. Ce qui est pourtant le cas.

Nous apprenons alors que, tandis que le jeune peintre amoureux se morfond et monte une vaine garde, deux amis de Vitrac ont rencontré au Bois la morte - ou son sosie - en grand équipage. Coïncidence faite pour égarer le lecteur, Vitrac lui-même est appelé chez Borodino, rue Berton, à Passy, pour faire le portrait d'Hélène, jeune beauté russe ne parlant pas français, dont la ressemblance avec la morte est frappante. On imagine l'émotion de l'artiste, contraint de faire un portrait qu'il ne peut refuser d'exécuter sans se dénoncer. Il y a donc mystère. Nous soupçonnons fort que la morte a été victime de la vengeance du mari, mais nous ne comprenons pas l'apparition de son sosie et nous craignons pour celle-ci autant que pour la vie de la petite amoureuse de Dangalas. Ainsi se dévide le conte. Un chapeau pour une tête qui n'est plus sur les épaules de sa propriétaire, voilà qui pourrait être une histoire drôle. Or, elle ne l'est pas, l'occurrence n'est pas explicitée et l'auteur fait mine de ne pas percevoir le potentiel ironique de cette combinaison

d'accessoires.

Voici donc de quoi il s'agit établi. Maintenant, cet ouvrage est-il un « roman populaire », ainsi que l'éditeur et le directeur de la collection où il paraît, Alfu, le donnent à croire - et on les comprend - sans chercher midi à quatorze heures? A n'en pas douter, s'il ne l'est plus forcément *de nos jours* - c'est justement ce que nous voudrions examiner - , il le fut, à première vue, à parution, encore que la chose n'est pas simple à décider. Il faudrait savoir, pour en trancher, par exemple, quel éditeur a publié, « en son temps », l'originale de *Décapitée* ! Mais si c'est bien Dentu, auquel Du Boisgobey confie habituellement le soin de mettre sur le marché ses ouvrages, force est de constater que c'est là - à cette date - le libraire de la Société des Gens de Lettres aussi et que cette très honorable institution n'est pas suspecte de faire bon ménage avec les auteurs bas de gamme. Encore que, comme on sait, Féval en fut le président¹. Les cartes sont donc brouillées, et il faut craindre qu'à ne considérer la question éditoriale que par ce bout-là nous ne nous trouvions, pour ce qui concerne la « popularité » d'un ouvrage, guère avancés.


« Populaire » veut signifier que, pour une publication donnée, un certain degré de globalisation dans les moyens et les fins est atteint. N'ayons pas peur de dire les choses telles qu'elles sont : un ouvrage qui ratisse large travaille sa lisibilité. Cela implique qu'il utilise un langage et des contenus standardisés, aisément reconnaissables, applicables. On peut dire, au choix, que ceux-ci sont « pauvres » ou alors essentiels - essentiels en ce qu'ils correspondent à la pensée générale et majoritaire -, mais, en tout cas, la simplicité de leurs bases est requise. Maintenant, quel est l'instrument, par excellence, de la globalisation romanesque dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle ? C'est, bien sûr, le journal et son rez-de-chaussée. Nous dirons donc qu'un roman peut être dit, à ce moment-là, « populaire », dès lors qu'il paraît dans le circuit de grande diffusion que représente le journal. Sa diffusion en volume, puis en édition illustrée, éventuellement - qui généralement suivent - visent des publics complémentaires, et sont ainsi l'amorce de futurs changements de régime.


Un second point, plus délicat, doit encore être soulevé : toutes les écritures populaires ne se ressemblent pas et la différence est considérable entre un auteur qui maîtrise bien son instrument et sait tenir plusieurs langages à la fois - comme Alexandre Dumas ! - et celui qui, ma foi ! n'en manie bien qu'un seul - comme Du Boisgobey, à mon sens. Disons que l'ironie manque chez l'un et est surabondante chez l'autre². Il est des textes qu'une bonne lecture primaire standard épuise, il en est d'autres qui résistent à la première approche et donnent encore du grain à moudre - parce qu'ils n'ont pas tout dit du premier coup - plusieurs siècles plus tard. Nous dirons qu'un Leroux, qu'un Jean Ray, qu'un Dumas, bien entendu, écrivent « dans la réserve », sans être plus ou moins « populaires » que d'autres ; nous dirons qu'un Lermina, qu'un Dazergues, ou qu'un Du Boisgobey - à ce qu'il semble et jusqu'à preuve du contraire - , donnent « dans le standard », sans que leur capacité à emporter l'adhésion à ce *niveau* puissent être sérieusement mise en cause. Ainsi s'explique - si on me suit dans le raisonnement - la *double* entrée du texte Dumasien (lerouxien, rayen...) et la sortie *unique* dont fait preuve un roman du type de celui que je m'efforce de présenter ici.

Enfin, troisième facteur à évoquer dans ce qui n'est qu'une esquisse théorique : la prégnance d'une éventuelle lecture « au second degré ». Je le disais pour

commencer : un roman ne se republie pas un siècle plus tard sans que les conditions de lecture n'aient changé. De deux choses l'une alors - pour simplifier - : ou bien le texte n'a pas de dispositif adéquat et sa compréhension ira s'appauvrissant au fil des ans, ou bien il a su subtiliser et la postérité lui découvrira un sens qui n'était pas patent à l'origine, et surtout : que l'aveuglement ordinaire des contemporains ne pouvait pas déceler. Réserve, d'un côté, dilapidation, de l'autre : l'un et l'autre de ces ouvrages aura joué la carte du populaire, mais le premier aura parié - sans qu'il y ait, d'ailleurs, volonté claire de sa part à ce sujet - sur la seconde écoute, tandis que le second aura misé sur la communication sans fard. Roman du secret contre roman de la transparence : les deux stratégies coexistent au sein d'un même ensemble - et c'est très bien ainsi -, puisque écrire, de toute façon, saisit ce qui était connu d'avance et le relance sans fin sur l'échiquier de l'esprit. Seulement, il arrive que le bon chiffre ne sorte pas.

Notes

¹  Mais Féval avait, comme on sait, d'autres moyens de se recommander à l'attention des bien-pensants...

²  La question des mérites respectifs de Maquet et de l'auteur du *Comte de Monte-Cristo* est, de ce point de vue, parfaitement oiseuse : les volumes que signent le premier, pour bien ficelés qu'ils soient, sont dépourvus de tout relief, tandis que la plus mince des oeuvres du second ouvre sur l'horizon sans limites de sa propre fantaisie.